

Baudelaire - Lévy : transfusion de sang



V. BRYNER/GAMMA

B.-H. L. : un roman ambitieux et complexe. Une interrogation sur le destin littéraire.

TOUT le monde le dira : Bernard-Henri Lévy use de Baudelaire dans son roman comme Patrick Besson de Pouchkine dans le sien. Une autre comparaison me frappe davantage, avec Dominique Fernandez, qui, dans *la Main de l'ange*, avait recréé Pasolini à la façon, à peu près, dont procède Lévy. Ce sont là de bonnes façons d'animer et d'innover un capital romanesque hésitant, en faisant passer à travers lui l'électricité passionnée, équivoque ou funèbre d'une destinée géniale et tragique.

Comment Lévy s'y est-il pris ? On aura une idée du matériau utilisé en se reportant à l'appareil critique établi pour le *Baudelaire* de la Pléiade par Pichois et Ziegler, ou à la biographie publiée en 1987 par les mêmes auteurs. Baudelaire est un des écrivains les mieux connus. Le romancier dispose donc d'éléments minutieux, savoureux, pathétiques, qu'il pouvait « travailler » à son gré. Comment les traite-t-il ? Il s'est moins occupé de la vie de Baudelaire — dont il esquisse une biographie accélérée sous forme des souvenirs qui visitent le poète alors qu'il rêve d'écrire des Confessions — que des quelques

jours de 1886, à Bruxelles, où Baudelaire connaît une subite aggravation de son mal (une vieille syphilis), et l'attaque d'hémiplégie qui le laissera aphasique et végétatif pour les seize mois qu'il lui reste à vivre.

Lévy avait besoin d'un témoin et d'un narrateur. Il invente donc un jeune homme de lettres doué, mais privé de « l'intime gravité », venu de Paris chercher auprès du malade « le trésor de la poésie ». Il va se comporter face à Baudelaire comme Salieri face à Mozart dans *l'Amadeus* de Milos Forman. Ayant écrit sous la dictée du poète les pages destinées à devenir *Pauvre Belgique*, il les vole à Baudelaire. Las ! Ce larçin ne lui réussit pas : les extraits qu'il en publie sont mal accueillis, sa carrière piétine, avorte. Trente ans plus tard, afin de soulager sa conscience, il est censé écrire ce récit que nous lisons, qui est comme le dossier de son remords.

Il s'agit donc d'un « livre d'époque », daté du dernier tiers du XIX^e siècle. Cette convention a entraîné Lévy à adopter un style sonore, ample, un peu solennel et copieux, riche en élans oratoires. C'est du violoncelle. Moins de coups de scalpel que de coups d'archet. Pour la même raison le texte abonde en digressions et justifications. On glisse du roman à l'essai. Qui parle alors ? Baudelaire, son « voleur » ou Lévy lui-même ? Cette perpétuelle interrogation fait la singularité du livre. En mettant dans la tête et la bouche de Baudelaire, par les soins d'un narrateur imaginaire, cette multiforme réflexion sur la poésie, le dandysme, la stratégie littéraire, le plaisir, l'imbécillité, la maladie, la mort, Lévy veille à rester omniprésent. Et dans un éclairage inattendu. Entre Baudelaire et lui, il procède à une stimulante transfusion sanguine.

Propos ambitieux, architecture complexe, l'auteur n'est pas allé à la facilité. Mais s'agit-il d'une entreprise romanesque classique ou d'une confiance exaltée, lyrique, souvent amère ? Lévy a réussi ce dont rêvent tous les écrivains : plonger ici et réapparaître ailleurs — là où personne ne l'attendait. ■

● **Les Derniers Jours de Charles Baudelaire**, de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 348 p., 99 F).

B.-H.L. : son Baudelaire,

Et de deux ! Après "le Diable en tête", Bernard-Henri Lévy publie son deuxième roman, "les Derniers Jours de Charles Baudelaire". Alors, le Lévy philosophe a-t-il définitivement cédé la place à un Lévy romancier ?

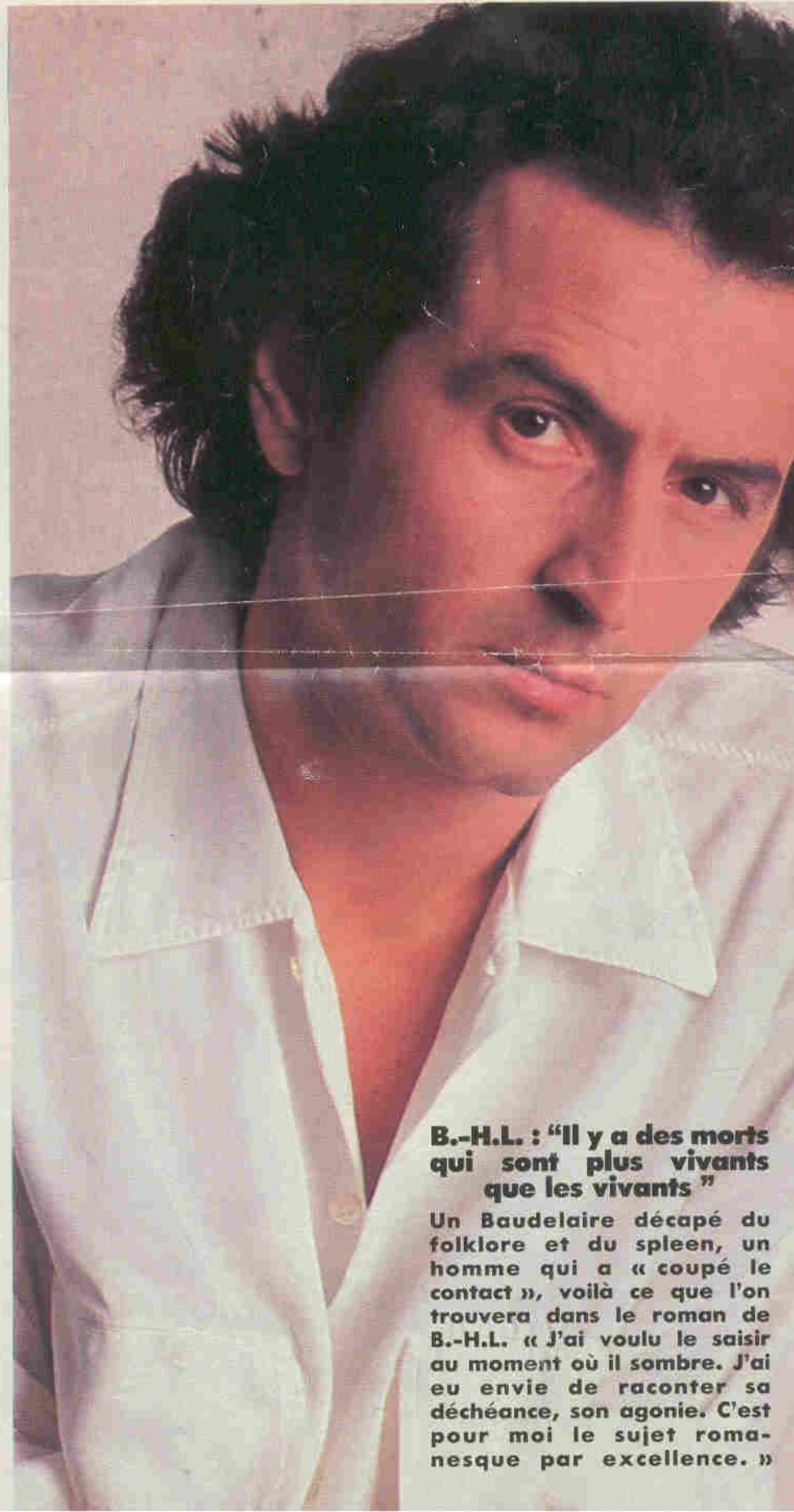
PAR FRÉDÉRIC FERNEY

SA jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage, traversé çà et là par de brillants soleils... Il a changé, B.-H.L. Moins joli sa-cripant, moins Fabrice qu'à l'époque de *la Barbarie*. Plus civilisé, plus scrupuleux dans ses émois, mais, pas de panique, il reste assez loup des steppes : front pâle et museau pointu, errant, famélique, un tantinet *destroy*. Et, entre deux avions, au bivouac, toujours obsédé par la perfection et tenté par la dernière extrémité. Il y a des écrivains assis. Lui, il préfère camper en plein siècle, dans les plis sinueux des vieilles capitales.

Un esthète ou un dur à cuire ? Il a coupé ses cheveux (mais pas limé ses dents). Il y a du nuage, du songe dans l'œil et une sorte de volupté amère au bord des lèvres. On ne sait si cette époque le navre ou l'enchanté. Ses mains volées à un repentant du Greco et qui renseignent sur sa nervosité sont encore d'un jeune homme, ardent et soupçonneux. Soudain, le regard sombre, saturnien (mais radieux), s'allume : cette leur dévorante, ce feu sacré qui nourrit la ferveur des fans et réchauffe de loin les âmes égarées. C'est lui !

A trente-neuf ans, un âge où les affres et les dilemmes s'estompent, Bernard-Henri Lévy n'allait pas, comme tant d'autres, se mordre les doigts et soulever ses masques comme on arrache un pansement, en poussant de petits cris. Il nous propose un livre de longue haleine qui allie avec bonheur la distance et l'intimité, l'exactitude biographique et l'invention romanesque. Il répudie tout esclandre. Sous un titre très sobre, *les Derniers Jours de Charles Baudelaire* (*), on découvrira un roman compact et mûri, intouché par l'air du temps et maître de sa durée. L'air du temps, il connaît, B.-H.L. : il est de ceux qui le soufflent sur l'automne de nos idées.

Cette fois, il se détache, il fait le *break*, sans rompre avec lui-même, comme s'il avait accepté de s'éloigner pour mieux se rejoindre : « Dans ce livre, je forme l'hypothèse que la dernière tentation de Charles



B.-H.L. : "Il y a des morts qui sont plus vivants que les vivants"

Un Baudelaire décapé du folklore et du spleen, un homme qui a « coupé le contact », voilà ce que l'on trouvera dans le roman de B.-H.L. « J'ai voulu le saisir au moment où il sombre. J'ai eu envie de raconter sa déchéance, son agonie. C'est pour moi le sujet romanesque par excellence. »

(*) Grasset, 346 p., 99 F.





B.-H.L. : son Baudelaire, c'est un vrai héros de roman !



Baudelaire fut le silence, l'effacement, l'oubli. Philippe Muray, dans son essai sur le XIX^e siècle, l'a bien vu : Baudelaire n'est pas tombé malade, "il a coupé le contact". Je ne sais si l'on peut dire que l'aphasie de Baudelaire est un acte volontaire mais, néanmoins, elle éclaire singulièrement et son œuvre et sa vie. J'ai voulu explorer ce trou noir, ce silence. J'ai fait de cette "panne" l'aveu d'un refus. Ce refus de Baudelaire me fascine. Je lui ai prêté une voix. J'en ai imaginé le cauchemar. »

Un livre de chaman ? Bernard-Henri Lévy s'efforce de traduire par sa médiation sereine, non sans humilité, une sorte de grondement géant, de colère muette qui le dépasse. Il cherche la bonne fréquence. Il tente de trouver la juste relation de ce naufrage comme s'il en détenait la boîte noire. Ce que nous découvrons : un Baudelaire sans ses gants roses et sans son gilet anglais, décapé du folklore et du spleen replié sur ses gouffres et abandonné à sa stupeur, dans un hôtel de Belgique. L'auteur caresse au passage ses démons et ses thèmes familiers : la gloire et le malentendu, l'artifice, la mémoire comme faculté d'oubli, les ruses de la « sainteté », l'élégance d'opéra, la rédemption improbable et la chute.

Mais surtout, il tente un pari, un gambit hasardeux comme s'il était prêt à troquer les hourras du grand public contre l'approbation discrète de quelques-uns. Il veut désormais séduire sans se priver de convaincre. La postérité ? Il y songe : « *Qu'on me croie ou pas, je n'ai pas renoncé à ce rêve-là. Il y a des morts qui sont plus vivants que les vivants. Ce qui compte, ce sont les contemporains selon l'esprit.* » Les messieurs de l'Université, les baudelairiens de profession ne trouveront rien à redire au livre. Et les trépignements prévisibles d'un Sainte-Beuve corse, que sa prépondérance de critique dans un *news* affole, n'y changeront rien.

UN LIVRE ÉCRIT A L'HOTEL

Le secret de B.-H.L. ? Quatre ans de travail. Deux ans de rumination, de recherche. Deux ans d'écriture afin de purger la phrase de ses vains élans et de convertir le vin nouveau en madère. Cet ange plein de santé connaît-il donc les tranches, les douteuses vagues terreurs de ces affreuses nuits qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ? On sait que Bernard-Henri Lévy écrit ses livres dans des chambres d'hôtel : « *J'ai besoin de la clôture, de la solitude, du dépaysement, mais je peux écrire n'importe où.* » N'importe où ? Pas tout fait : la *Colombe* à Saint-Paul-de-Vence, la *Raphaël* à Paris... Est-il sourcilieux ou dilettante, draconien ou douillet, romantique ou *matter-of-fact* ? La plupart des écrivains sont un peu l'un et l'autre. *Licence* est contrainte dans les romans de Bernard-Henri Lévy : ce sera peut-être un bon sujet de doctorat dans une cinquantaine d'années.

MALTE VOUS PRESENTE SES TRANSPORTS EN COMMUN.

Il y a des îles que l'on rencontre un peu par hasard, d'autres que l'on aborde pour une courte escale, et enfin celles où l'on désire aller. Et puis, il y a l'île qui est le choc de notre vie et que l'on ne peut plus quitter : Malte.

Malte, hors du temps, Malte, île de l'inattendu.

Avec ses complices Gozo et Comino réunies dans un écrin d'eaux cristallines, et ses décors insolites qui vous exposent dans les yeux et dans le cœur, Malte restera toujours le coin de paradis que l'on a hâte de retrouver.

Au cœur de la Méditerranée, à deux pas d'ici, Malte préserve pour vous ses plages de sable fin, sa végétation encore sauvage, ses 6 000 ans d'Histoire et son sens inné de la fête, de l'hospitalité.

Stand H 14 A TOP Resa

Malte, à seulement 2h30 de Paris, est comme un rêve soudain devenu réalité, là où le désir se fait plaisir.

Malte : au cœur de la Méditerranée, l'île de l'inattendu.

AIRMALTA ✪



**Office National
du Tourisme
de Malte**

82, rue Vaneau - 75007 PARIS
Tél. : (1) 45.49.15.33

Je désire recevoir, **gratuitement et sans engagement**, la documentation complète sur Malte et ses richesses touristiques.

Nom _____
Prénom _____
Adresse _____

FM